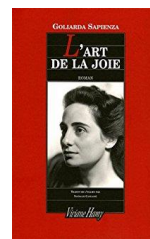


SAPIENZA Goliarda (1924-1996), *L'Art de la joie* (Viviane Hamy, 2005, 615 p., trad. Nathalie Castagné, postface Angelo Pellegrino, titre it. *L'arte della gioia*, publ. posthume 1998)



Le roman se déroule en Sicile dans la première moitié du XX^{ème} siècle. On ne peut raconter cette fresque foisonnante. Construite en cercles concentriques, elle s'organise autour de Modesta, de la Sicile et de l'Italie, les pays étrangers restant simplement évoqués. A la fois roman picaresque et roman de l'éducation, ici, c'est le monde extérieur qui vient à Modesta. Petite jeune fille sortie d'une famille inexistante et brisée, elle sera confiée aux « bons » soins d'un couvent ; elle parvient à s'en échapper, atterrit chez la princesse Gaïa, et par ses seules qualités de caractère, son intelligence, et sa détermination, en devient l'héritière puis lui succède à la tête du domaine. Tout un monde s'organise autour de Modesta. Dans cette période confuse où la guerre de 1914 ouvre des plaies économiques béantes, dans lesquelles le fascisme va s'enraciner, Modesta va choisir son camp, fréquentera les communistes, et s'engagera à les aider.

La tribu s'agrandit par des mariages, des naissances ; cette petite classe grandit ensemble, elle se développe par les interactions, en enfants libres, comme une promesse de société utopique. Elle se nourrit aussi des rencontres : Mattia fils et double insatisfaisant de Carmine, José le militant, Joyce la belle révélation, Nina la militante, avec qui Modesta fait l'expérience de la prison et de la faim.

De décor lointain, l'histoire devient petit à petit la matière romanesque même, à mesure que se développent le fascisme et les oppositions au fascisme, que monte le spectre de la nouvelle guerre, les luttes internes, la destruction de l'Italie. La petite société protégée qu'avait construite Modesta éclate et se disperse dans les combats, mais elle reste affectivement unie, résistance ultime à la cruauté de la réalité historique.

L'amour maternel qui a tellement manqué à Modesta nourrit toute l'œuvre, se diffusant entre vraies mères et mères de substitution, dans une société matriarcale. L'amour entre adultes dans toute sa complexité. La sexualité se montre libre, dépourvue de tabous, circulant entre femmes, ou hommes et femmes, et dépourvue du sentiment de propriété.

Élevée à la lecture des écrivains français des lumières, puis de Marx et Lénine, de Gramsci, Modesta découvre les luttes de classe, la lutte contre la domination fasciste, et les questions cruciales de l'utilisation ou non de la violence, des conflits éthiques et pragmatiques que pose l'engagement.

Le réalisme est porté par des personnages particuliers, dont l'origine et le vécu les légitime à incarner une réalité primaire voire primale. Mais ce réalisme jamais sordide se tisse d'une construction poétique qui n'exclut pas le merveilleux. « Raconte, Modesta... », lui demande en phrase finale Marco et Modesta raconte comme elle raconte les histoires aux enfants pour les endormir. Les personnages s'inscrivent dans une fantasmagorie riche d'échos culturels et mythiques. Le roman joue sur les parts de lumière et d'ombre : il suggère des mystères dramatiques, dont l'auteur écarte l'élucidation parce que l'essentiel est ailleurs.

Le fil directeur reste celui de l'émancipation dont Modesta est l'incarnation. L'émancipation de la femme passe par son indépendance financière et sociale, par l'éducation : Modesta ne cesse de lire, d'apprendre. Elle apprend par ses lectures, et par les rencontres dont elle nourrit son expérience, par une libération sexuelle qui lui fait accepter ce que lui apporte l'instant vécu sans attendre l'engagement qui représenterait une forme d'emprisonnement, comme elle refuse toute forme de propriété. L'émancipation passe par l'action sociale : elle organise la petite société comme le jardin de *Candide*, elle subvient à l'éducation des enfants de cette « famille » composite, sous le signe de la liberté et à l'égalité avec les garçons. L'émancipation de la femme, c'est enfin sa capacité à l'action politique, qui est le terreau de l'émancipation de l'homme.

C'est un livre qu'on ne peut épuiser ni même circonscrire. Livre touffu, pas toujours très clair, avec des retours en arrière imprévus et elliptiques, des effets de superposition qui peuvent égarer le lecteur; il est envahi de longs dialogues, apparemment vides, et pourtant porteurs de sens et d'informations tacites importantes. On ne saurait trop conseiller d'établir une liste de personnages nourrie de quelques renseignements. Et de lire ou de relire ce livre à la lumière du « Lexique », indispensable. Comme dans *Guerre et Paix*, dont la référence interne est suggérée à maintes reprises, le lecteur peut s'égarer, mais il en sort enrichi d'un monde romanesque d'une présence extrêmement forte, portant l'image étonnante du personnage de cette femme. Roman autobiographique ou non ? l'auteur s'en défend, elle inspire non pas un, mais plusieurs personnages du roman, dans un kaléidoscope qui ouvre des béances d'interrogation, et impose, non pas des schémas intellectuels imposés, mais la liberté de pensée. Et malgré les drames

personnels et les drames de l'histoire, le personnage construit pas à pas un art de la joie de vivre, et de l'amour des autres.

Elisabeth GRIMALDI
Juin 2018